

CHAPITRE 26 : DISSOCIATION ET DUPLICITÉS

Depuis son arrivée à Albâtre, Pher vivait dans une sorte de dissociation. Les deux existences qu'il menait, parallèles, ne communiquaient pas dans son esprit. Il passait de l'une à l'autre, comme on change de pièce dans une maison : l'atmosphère charmante de la première ne coïncidait en rien avec l'austérité de la seconde. Qu'il poursuivît des logiques différentes, et même contradictoires, ne lui apparaissait pas clairement.

Dans la première existence, qui était l'aboutissement naturel des vingt dernières années de sa vie, il accomplissait mécaniquement un certain nombre de devoirs. Il était rompu à cette habitude, qui ne lui pesait pas beaucoup. Il suffisait de considérer son propre être comme un outil, et de l'utiliser à des fins définies. Il était parvenu ainsi à obéir aux ordres de son Maître : il avait franchi avec une grande rapidité le chemin qui le séparait des galeries sous la Montagne et avait retrouvé la communauté des Frères Sombres qui avaient, eux aussi, quitté la Cité-Monastère. Il avait reconnu leurs visages, s'était souvenu de leurs noms, de leurs talents divers, des aspérités de leurs caractères que l'ascétisme n'avait pas totalement arasées. Il avait replongé dans la froide transe collective, retrouvé sa place de leader dans ce troupeau hagard. Il avait ordonné l'arrachement des pierres frontales, et les Frères s'étaient infligé sans souffler mot ce supplice. Il avait donné des ordres clairs, précis : il fallait rejoindre Albâtre, par groupes de six ou huit, en se faisant passer pour des migrants venus des Cités extérieures. Il ne fallait pas parler. Il fallait éviter de se faire remarquer lors de la quarantaine, et obtenir un laissez-passer pour la Cité. Puis, il fallait s'égayer dans la Ville, dont il avait apporté les plans, et rejoindre au plus vite l'une des entrées des catacombes, sans se faire repérer. Tout le monde devait avoir gagné le point de rendez-vous avant la fin de la lunaison.

Il avait partagé la pitance infecte de ces hommes sans appétit. Puis il s'en était allé, par le même chemin, et avait discrètement regagné l'intérieur de la Cité. Il avait fait son rapport à Sornar, qui lui avait répété ses instructions. Et maintenant, il n'avait plus qu'à attendre.

Et c'était dans l'attente, justement, que sa seconde existence se déployait. Elle était, quant à elle, l'aboutissement de la joie sauvage qu'il avait éprouvée en recouvrant sa solitude, de la

tentation de la liberté, du retour du désir dans son corps domestiqué. Sa liberté et son désir avaient pris la forme unique d'une femme, dont la présence l'attirait, le réjouissait, le fragilisait et lui donnait une force surhumaine tout à la fois. Il était entré en dépendance presque immédiatement - mais jamais il ne questionnait l'avenir de cette partie de sa vie. Il lui semblait, puisqu'elle n'était pas enracinée dans le passé, et qu'elle n'avait aucun avenir possible, qu'elle ne concernait que son présent - mais ce présent, elle l'envahissait d'une manière violente.

Tout avait commencé quelques semaines plus tôt, lorsqu'ils s'étaient rencontrés par l'un de ces hasards qui n'en sont pas. Juline, restaurée et pimpante, parée de bijoux délicats, paraissait encore plus désirable que pendant le voyage et la quarantaine, et elle l'avait regardé fixement, sans fausse pudeur, d'une manière qui balayait la politesse sociale et les usages. Il s'était senti *désiré* - non pas craint, obéi, ou respecté - mais l'objet d'une attention très particulière, et d'une attirance, qui lui rappelaient qu'il était unique et singulier.

- Tiens... Le hasard fait bien les choses, avait-elle fini par dire avec un léger accent, comme si elle eut été embarrassée du silence qui s'installait entre eux.

Il lui avait emboité le pas, et ils avaient marché en silence. Leurs regards ne se croisèrent plus pendant un long moment, mais ils marchaient côte à côte, et pour chacun la présence de l'autre se faisait irradiante, magnétique, obsédante.

Ils étaient rentrés chez elle, et étaient devenus amants sans qu'il eût besoin de dire une seule parole; l'intensité de son regard et de son désir parlait pour lui, et Juline s'accommoda de ce non-dit, qui lui permettait, comme sur une toile blanche, de projeter tout ce qu'elle voulait en lui. Il était d'Albâtre, rude et musculeux, silencieux à l'excès, avec un passé trouble. Ces seuls éléments, joints aux extases muettes qu'ils partageaient désormais quotidiennement, lui suffisaient pour créer tout un personnage. Sa culture, son imagination, son expérience des hommes et de la vie, étaient toutes mises au service de cet amour fantasmatique; et elle devint amoureuse, d'une manière radicale et opaque, de cette ombre qui la pénétrait.

Tout le jour, elle visitait cette belle ville d'Albâtre, dont elle ne se lassait pas d'arpenter les ruelles. Elle se laissait gagner par l'envoûtement de sa pierre blanche et par l'harmonie

enveloppante qui circulait entre les formes et les lumières, les musiques et la langue chantante, les parfums végétaux et la caresse de la brise.

Pher, quant à lui, ne réfléchissait guère, et laissait toute la force de ses pulsions se cristalliser dans cette passion sans lendemain : c'était sa soif de vivre, son désir d'être lui-même, son élan intime vers l'émancipation, qui aggravait son désir, et chaque fois qu'il la possédait, c'était cette illusion de liberté qui explosait en lui, le laissant vide et pantelant. Ils échangeaient parfois quelques mots, sans jamais se raconter leur histoire. Et lorsqu'il n'était pas avec elle, son souvenir le taraudait comme un manque.

Lors de l'une des séances de méditation qu'il s'imposait tous les jours, il prit conscience de ce phénomène de dissociation qu'il vivait. Il comprit, plus exactement, qu'il avait vécu, à la Guilde de l'Ombre, dans une sorte d'absence à lui-même. Il avait accompli des tâches, exercé son corps et son esprit, sans que sa volonté soit présente dans ses actes - et c'était cette désertion de sa volonté qui l'avait plongé dans l'ennui mortel qui l'avait asphyxié à la Cité Monastère. Tout à coup, sa volonté endormie s'était éveillée lorsqu'il s'était retrouvé seul - elle devenait chaque jour plus puissante, ici, en Albâtre, aux côtés de sa maîtresse. Il avait retrouvé le goût de vivre en étant à nouveau *présent à lui-même*; ses actes lui paraissaient maintenant irrigués de sens, reliés à son corps et à son cœur. La conclusion qui s'imposait resta cependant hors de portée durant cette séance; car elle était si bouleversante et si dangereuse qu'il n'était pas prêt à la regarder en face.

Sornar, qui avait survécu à son corps, et qui retenait dans ses mains immatérielles la foudre des dieux, était là. Le sentiment de son allégeance existait encore, très fort, et le dressage de tout son être n'avait pas disparu. L'espoir mal formulé de recevoir du Maître une liberté accrue, la permission, peut-être, de recouvrer une partie de sa volonté, lui permettait de tenir la position délicate qu'il occupait. Jamais la pensée claire de la sédition ne l'avait habité; et lorsqu'il vit apparaître son Maître chez lui, un soir, contre toute attente, au moment où il s'apprêtait à céder à l'appel de sa passion, il fut pris d'un sentiment de faute et de panique.

Artus, qui tremblait intérieurement, pris de vertige à l'idée de toutes les conséquences possibles de cette conversation, affichait pourtant une mine blasée et légèrement méprisante.

- C'est donc ici que tu vis ? dit-il en guise de salut, en jetant un oeil dégoûté sur les murs insalubres qui les entouraient.

- Je ne m'attendais pas... balbutia Pher.

Mais Artus le coupa d'un geste.

- Epargne ta salive. Je viens m'assurer que tu as parfaitement compris mes indications.

Pher dévisagea son Maître avec une certaine incompréhension, mais, devant son oeil sévère et impatient, il n'osa rien dire.

- Je dois rassembler, installer, nourrir et entraîner les Frères Sombres à partir d'après-demain.

Nous nous tiendrons prêts pour le jour de la Lune Vide, à l'aube.

Le Maître ne répondit rien, et ne sembla pas satisfait. Pher se demanda s'il avait oublié une indication importante, puis continua d'un ton hésitant.

- Lorsque vous arriverez, nous commencerons la transe sans retard. Nous ne savons pas combien de temps elle durera - aussi, je serai le garant de sa stabilité pendant toute la durée nécessaire. Les Frères défaillants seront éliminés.

- Et ?

- Nous nous tiendrons prêts à exécuter vos ordres dès que la seconde incarnation aura eu lieu. Il est possible que nous ayons tous besoin de repos après cet effort. Nous resterons sous terre le temps qu'il faudra.

Le Maître fit les cent pas, dans l'humble demeure aux boiseries vermoulues, comme s'il y avait encore une chose importante.

- Tu me caches quelque chose, dit-il soudain.

- Maître, dit Pher en se récriant...

- Ouvre-moi ton Esprit.

Pher, qui pensait avoir compris que Sornar ne disposait pas encore de ses pouvoirs spirituels, hésita un bref instant, mais le garçon était si menaçant, si impérieux, qu'il s'exécuta, dans un léger flamboiement de sa pierre frontale. L'intrusion fut puissante - l'invasion, complète. Les deux parties de la vie de Pher, pitoyables, se ramassaient sous ce regard pénétrant.

Pour Artus, ce fut une expérience si dérangeante qu'il faillit tout interrompre. Mais il n'était pas question de manquer de courage, et il domina son dégoût. L'intérieur de l'esprit lui était ouvert comme l'intérieur d'un corps de gibier, fendu en deux pour l'éviscération. Une sorte de nausée le prenait devant cet étalage d'idées, de souvenirs, de sentiments, qui se répandaient dans un désordre organique. Mais il vit ce qu'il voulait voir, et trouva le levier qu'il cherchait.

« Tu arrives bientôt au terme des sentiers de patience où ta personne était clouée au néant. Garde la souvenance de ce temps infini et vide, où le Devoir pesant comme le plomb, raide comme une statue, a étranglé ta Volonté de ses doigts inhumains. L'heure du réveil approche à l'horloge de ton combat muet - les chants amers de la liberté sortiront de ta gorge, et tu prendras, en aspirant l'air dans tes poumons élargis, tous les parfums du monde. »

Pher regardait son maître avec gratitude - son Esprit était amolli comme une cire dans laquelle Artus pouvait imprimer ses desseins.

Je te rendrai la liberté si tu accomplis fidèlement toutes les lignes du poème de puissance que j'ai écrit. Je te rendrai la liberté, et lâcherai dans le monde tes désirs piaffant comme des chevaux ivres - de la femme qui t'obsède, et de toutes les autres, tu pourras jouir sans frein. Mais déroge à une seule ligne, manque un seul motif de la figure complexe que j'ai composée, et tu subiras le déferlement de ma puissance empêchée et de ma colère moins qu'humaine.

Pher regardait Artus avec une dévotion que le jeune homme n'avait jamais vue chez personne - et il goûta, comme on trempe la langue dans un breuvage dangereux - la saveur violente de la domination.

Au moment même où j'entrerai victorieux dans ce corps qui me rejette - au moment même où toute résistance aura cédé et où je ferai miens ce sexe, ces bras et cette bouche - je veux que l'esprit de l'Enfant prenne ma place et hante la Cité. Cet esprit faible et égaré, dont les balbutiements seront coups de tonnerre, et dont les errances seront tempêtes - cet esprit enfant qu'il ne me restera plus qu'à domestiquer, afin qu'à mon commandement il déracine les chênes et abatte les murs, je le veux entier et intact. Dirige ta puissance et celle de tous les Frères dans cette direction - car une fois que j'aurai vaincu la barrière de peau étanche qui me sépare du corps que je convoite, il me faudra recouvrer la puissance qui a fait de moi l'égal d'un dieu.

Si des intrus me menacent, ne t'en mêle pas, et aie confiance en mon toucher mortel, aussi bien qu' en ma langue souveraine - occupe-toi de ma puissance future, de mon arme invisible et sans égale, afin de la préserver de l'anéantissement.

Pher, attendant la fin du Verbe, finit par baisser la tête en signe de profond respect. Lorsqu'il la releva, cependant, son Maître avait disparu, ne laissant derrière lui que l'impression profonde de sa présence, de sa volonté, et de sa puissance.

Artus rejoignit la rue le coeur battant, légèrement ivre de ce pouvoir dont il venait d'user avec une efficacité prodigieuse. Il sentait en lui une force immense, grandissante, qui lui faisait presque peur - mais qui lui donnait aussi l'impression de voler au-dessus du sol, infiniment libre. Il fit appel à l'Esprit pour se calmer, et réintégra peu à peu la personnalité d'Artus, qu'il avait abandonnée l'espace d'un moment. Est-ce que Daphnaé connaissait cette étrange sortie de soi-même lorsqu'elle brûlait les planches du théâtre ? *Devenait-elle* mystérieusement le personnage qu'elle interprétait ? Il lui semblait en effet que quelque chose, du fond de lui, s'était exprimé, qui n'était pas Artus. Certes, il avait pris consciemment la décision de contraindre cet homme; mais les mots lui étaient venus spontanément, avec une aisance extraordinaire, et une *vérité* inimitable. En poussant un peu l'introspection, il finit par se dire qu'au cours de cette cérémonie, sa personnalité présente risquait de voler en éclats. Le jeune homme taciturne et grave, s'inventant toutes les perfections pour laver sa faute - le jeune homme discret et modeste - ne survivrait pas à cette anamorphose. Entre Sornar, Nox, et lui-même, tous les équilibres seraient rompus, toutes les vies risquées, et nul ne pouvait en sortir indemne. Victorieux, peut-être - mais pas indemne. Car il entrerait dans ces catacombes comme un invisible - et en ressortirait couvert de gloire et infiniment puissant. Il n'aurait plus jamais besoin de cacher son pouvoir spirituel, dont il venait de mesurer l'étendue. Et, comme l'avait dit cet autre à l'intérieur de lui-même, il détiendrait, avec l'esprit de son Frère, une « arme invisible et sans égale ».

Il pensa alors à Gretel, soudainement, avec une sorte de douleur. Aimerais-elle encore ce nouvel Artus, elle qui s'était donnée au garçon silencieux qu'il avait été ? Dans son coeur bouleversé, Artus sentit tout le danger de ce qui l'attendait, toute la fragilité de son identité. Puis il

prit une décision, qui lui parut simple et sage. Gretel serait le fil qui le guiderait dans le labyrinthe et qui le préserverait de l'égarement et de la perte. Elle serait le lien qui le rattacherait à lui-même, et le pont qui permettrait à son passé et à son avenir de communiquer, au-delà du gouffre qui les séparerait.

Soulagé, il se promena un long moment en Ville Basse avant de revenir au Palais de la Gouvernance où il avait rendez-vous avec sa mère. L'atmosphère y avait tant changé que les lieux étaient presque méconnaissables. Des familles, exaspérées par la précarité, faisaient entendre leurs disputes sonores dans la langue rauque des Cités Portuaires. Des enfants jouaient à des jeux incompréhensibles en plein milieu du passage, et de nombreux chiens, apparemment très aimés à Port-Kharys, et qui avaient accompagné leurs maîtres, divaguaient en reniflant le bas des portes et des toges. Artus ne reconnaissait ni la langue, ni le geste, ni les usages de ces hommes et de ces femmes de tous les âges, que le destin avait jetés là. Obsédé par sa propre oeuvre, il avait toujours prêté une oreille plus que distraite aux préoccupations de sa mère - mais il comprenait tout à coup à quel point la situation de la Cité avait changé.

Le point de rupture, vers lequel convergeaient douze années de préparation pour Sornar, douze années de patience et de silence pour Keller et pour lui, douze années de construction politique pour Aelenor, douze années de prospérité pour la Cité, lui faisait face - la chute bouillonnante, inexorable, vers laquelle se dirigeait le fleuve, grondait déjà dans le lointain.